

TROISIÈME ANNÉE. — VOL. IV

N° 24

TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

SOMMAIRE :

1. **M. Francis Vielé-Griffin** : *Encore de M. Zola.*
2. **M. Paul Valery** : *Purs Drames.*
3. *La Vérité sur la Russie.*
4. **M. Saint-Mleux** : *La Socialisation du langage.*
5. **M. Paul Adam** : *Souvenir sur les hommes et sur l'apparence de Dieu.*
6. **M. Bernard Lazare** : *Les Livres.*
7. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Mars 1892

Dépositaire général, Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications à

M. BERNARD LAZARE, 12, Passage Nollet

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

Pour paraître :

A MOI !

PAR

PAUL ADAM

AUTEUR DE :

Etre — En décor — L'essence de Soleil — Chair molle — Soi — La Glèbe — Robe Rouge — Le Vice filial.

En préparation : DIEU.

Encore de M. Zola

... « *ces empoisonneurs* »...
EMILE ZOLA (parlant des « Symbolistes »)

Il s'est dit, ici même (1), des choses intéressantes et que nous venons de relire : notre ami M. de Régnier, en une boutade foncièrement juste malgré des détails discutables, exprima, on s'en souvient, le sentiment de répulsion, de mépris presque que ressentent pour l'œuvre de M. Zola beaucoup de nos contemporains d'âge et d'aspirations. Un jeune critique, de grand talent, M. Lucien Muhlfeld, souhaita répondre à cette boutade et le fit, avec notre agrément empressé, dans nos colonnes. La logique apparente et la pondération des objections dont il poursuivit, ligne à ligne, l'article de M. de Régnier semblerent à quelques-uns lui donner l'avantage sur le poète. La question, ces messieurs en conviendront, était mal posée.

Nous ne nous attarderons pas à discuter le mérite purement littéraire de M. Zola ; si l'effort littéraire vaut, en dehors de toute considération philosophique ou éthique, par la somme d'émotions provoquées, sans égard pour leur plus ou moins de noblesse, il est constant que M. Zola occupe un rang prépondérant parmi ses rivaux. Là n'est pas ce qui nous préoccupe. Les contradictions de l'esthétique et des réalisations de M. Zola ne nous effarouchent pas plus qu'elles n'effarouchent son jeune protagoniste ; bien qu'il nous pût sembler hasardeux d'admettre, même pour le littérateur, le droit à tout aveugle bavardage sur son

(1) Voir les *Entretiens politiques et littéraires*, n° 20 ; *Propos interrupateurs* de M. Henri de Régnier ; et n° 21 : *Lettre à Henri de Régnier* de M. Lucien Muhlfeld.

art sans qu'il fût tenu à un semblant d'homogénéité intellectuelle.

Le bon état de ses affaires commerciales n'excitait certainement pas, croyons-nous, l'envie de M. de Régnier ; ce qui offusquait cet homme de goût n'était-ce peut-être pas le sot étalage que fait M. Zola d'écus gagnés il doit savoir comment ? Il est étonnant que M. Muhlfeld ait honoré en l'adoptant — même pour le renier — ce reproche d'envie mercantile que M. Zola jette volontiers à ceux qui le critiquent, et M. Zola ne dévoile-t-il pas par l'inconvenance de cette riposte, par la conception qu'elle suppose de l'adversaire littéraire, une certaine bassesse d'âme que son œuvre n'est pas pour démentir ?

Ce n'est pas davantage la fécondité de l'auteur des Rougon-Macquart qui nous pourrait déplaire. Encore faudrait-il qu'elle nous fût témoignée autrement que par un amas d'in-seize, similaires au point que l'on s'étonne de la retenue dont M. Zola se vante à l'occasion : de « n'écrire qu'un volume par an ». Mais M. Muhlfeld prétexte des tomes que nous n'avons pas lus : nous les lirons, peut-être.

L'attitude d'infatigable et intransigeant « ouvrier de la pensée » que se donne M. Zola lui vaudrait tout au moins notre sympathie apitoyée si cette attitude ne s'était un peu trop modifiée de nos jours : l'homme qui écrivait :

« L'Académie apparaît comme un obstacle sur la voie de notre littérature, que chaque génération nouvelle doit écarter *à coups de pied*... Une institution pareille ne saurait compter dans le mouvement littéraire d'un peuple ; elle n'a ni signification, ni action, ni résultat quelconque... Son rôle est radicalement nul, elle reste une simple glo-riole... »

fait aujourd'hui ses visites, pérore naïvement comme président des gens de Lettres. Qu'on ne croie pas que nous attachions une trop grande importance à ces petits événements personnels, ni que nous ne trouvions parfaitement honorable l'aspiration qui mène aux honneurs académiques ; mais où est, nous le demandons, l'auréole d'intransigeance et de valeur butée dont on aimait à couronner ce martyr de l'hypocrisie bourgeoise ? Nous l'avouons,

la figure de M. Zola dépouillée ainsi et nue de sa légende nous apparaît moins noble encore et un peu ridicule.

Que dit-on encore de cet homme? que c'est « le poète de l'énergie, de la force »? mais sa conception matérialiste et mesquine lui interdit l'intelligence de la force et de l'énergie: *la force est ailleurs que dans l'obstination de l'effort — elle réside toute en l'orientation de cet effort et, triomphante de l'effort inconscient, elle peut être sublimée dans l'apparente inertie de l'abstention.*

M. Zola sait « mener les foules »? — l'œuvre de M. Zola c'est l'exaspérée vision, il semble, d'un chaste halluciné, pour qui, l'obsession aidant, les instincts brutaux et grossiers sont terrain de connaissance; aussi déploie-t-il une véritable maîtrise à « mener » notre bourgeoisie à Longchamps et le pauvre troupeau de nos prolétaires sous un ciel orageux de grève. Mais — outre que c'est là un mérite purement littéraire, un truc et une habileté, et que M. Zola serait inexistant sans quelques dons d'écrivain — outre que le seul fait de « mener » les trains *Paris-Havre* et *vice versa*, avec la même maîtrise, devrait faire réfléchir ses admirateurs conscients — l'action de « mener » les foules peut être entendue autrement quand il s'agit d'un auteur à gros tirages et à représentations populaires. Voyons donc; ou mène *Germinal*: à la révolution sans qualificatif, ou mieux à une révolution que le livre présage vindicative et destructrice. Toujours la lutte animale pour la vie; pas un cri vers le peuple, à l'âme moins avilie par la jouissance, pour lui dire: « Vaincs, nous n'avons espoir qu'en toi; vaincs, non pour la vengeance, cette basse; vaincs l'injustice, pour établir la justice sociale, pour toi et pour les vaincus. » Il n'a pas fallu plus pour que M. Zola fût dit socialiste. Mais, passons.

« La myopie sied au poète », conclut peut-être ironiquement M. Muhlfeld qui se fait une idée sans doute fausse de cette entité souvent virtuelle.

Le poète, pour voir plus loin que son temps, dans le passé et dans l'avenir, semble devoir être doué plutôt de presbytie; et c'est ainsi, peut-être, que M. de Régnier a pu préjuger sans fatuité du jugement de la postérité qui enveloppe du moins partiellement le nôtre. Par contre,

l'avocat de M. Zola peut constater ce phénomène de courte vue chez le romancier dont nous causons, une myopie morale, une pauvre vue bornée des choses de l'âme, du cœur et de l'intelligence — si l'on peut user de ces mots pour désigner notre être trinitaire — et c'est à cela que nous en voulons venir.

Nous lisions, dans un *Figaro* de février, les idées de M. Zola sur la guerre, d'après l'annuaire de M. Roger de Beauvoir :

« La guerre, mais c'est la vie même! Rien n'existe dans la nature, ne naît, ne grandit, ne se multiplie que par un combat. Il faut manger et être mangé pour que le monde vive. Et seules les nations guerrières ont prospéré, une nation meurt dès qu'elle désarme.

« La guerre, c'est l'école de la discipline, du sacrifice, du courage, ce sont les muscles exercés, les âmes raffermies, la fraternité devant le péril, la santé et la force. »

Les faits fournissent peu d'arguments à M. Zola : la batailleuse Espagne est tombée au dernier rang des nations, cependant que la race anglo-saxonne, à laquelle on reproche tant sa louvoyante et prudente diplomatie, domine matériellement un tiers du globe. D'autre part si la guerre, même sous sa forme expectative du casernement, est, malgré les livres de M. Descaves et les rapports du prince de Saxe, une meilleure école du courage et du sacrifice que la littérature naturaliste, parnassienne, voire « symboliste », on conçoit néanmoins avec difficulté comment l'échange de balles coniques entre pantalons rouges et casques à pointes doit assurer la santé et la force aux antagonistes.

Mais laissons la plaisanterie ; c'est cette idée de *la lutte pour la vie* que nous voulons retenir, idée qui domine (pas de très haut assurément), l'œuvre de M. Zola.

En elle est toute sa philosophie ; comme toute sa psychologie est dans une vision de rut telle que, s'il en était ainsi des préoccupations humaines, il n'y aurait plus d'humanité. Mais nous passerons aussi sur cette « psychologie » zolyste : sa *Terre* — pour qui connaît le paysan — prend les proportions d'une gageure. Sa philosophie qu'on voudrait « darwinienne » nous occupe.

Qu'aux temps préhistoriques, la feinelle, disputée par

deux mâles d'inégale force, échut au vainqueur dont la vigueur a décidé de la victoire, rien de plus plausible; et que la sélection se soit faite ainsi, rien de moins improbable. Mais nous n'habitons pas les cavernes antédiluvienues, nous sommes une société. De l'ouvrier robuste, intelligent et, il se peut, sans pain et du bourgeois anémié, repu, et renté, le meilleur à toutes chances de mourir à l'hôpital et le pire de perpétuer son espèce selon la sélection de ses intérêts pécuniaires. Nos guerres veulent pour leurs boucheries, non le rebut de notre existence contre nature, mais notre chair la plus fraîche et la plus saine; les triomphes artistiques mêmes ne vont pas sans des habiletés et des compromissions, et élisent, partant, entre les aspirants, les moins nobles et les moins convaincus. Cette démonstration est vraiment oiseuse: Que deviennent dans cette « philosophie » les plus hauts sentiments qui honorent l'humanité, l'esprit de sacrifice et l'amour des faibles?

Or c'est de cette basse vision dont M. Zola salit toute chose que nous nous plaignons — MM. de Régnier et M. Muhlfeld doivent être d'accord, ici — c'est contre cela — et cela est tout M. Zola — que nous élevons la voix.

Et qu'on ne nous cite plus « la peau de Nana » dont nous aurions, « tous, caressé le grain »: cette phrase est charmante, comme toutes celles de M. Mallarmé, mais ne prétend impliquer rien de définitif que nous sachions. Qu'on ne nous cite plus, tout au moins pour nous convaincre, la *Critique Scientifique* de Hennequin: l'épithète « scientifique » nous dispose au scepticisme et nous rappelle défavorablement le « socialisme scientifique », la « morale scientifique », la « science rythmique », toutes les technicologies et tous les formulaires. La logique édifie ou abat ce qu'elle veut: la sophistique est trop quotidienne pour qu'un raisonnement nous convainque. *L'intuition de l'inconnaissable*, expression qui peut faire sourire plusieurs, est le vrai guide en toutes choses humaines. Et la conscience de cet axiome fait la noblesse de quelques esprits que nous estimons. Ceux-ci n'en sont plus d'ailleurs à discuter M. Zola, — ils le négligent.

PURS DRAMES

Les sites sont ornés de pudiques bijoux, qui scintillent.

Ausilence, au soleil, à l'ombre, si le Monde se retourne dans son vaste sommeil, l'éclair d'une parure illumine ce geste obscur.

Ecumes, — aventureuses nues qu'effleure une plume, avec des gouttes, dans l'eau qui les mire, — mains ailées, nichées dans les roseaux, mains claires dont le désir d'abeilles ou d'astres à chiper, entrouvre et referme les calices, ne capture que du ciel épars, — et, pierrieries, — et, parmi les tiges longues d'herbe aux grâces de radieuses pluies, parfois la douce figure humaine, errante... tous ces beaux débris d'une vérité tôt disparue par la foudre, le Poète les distingue, matinal, y posant la lueur lustrale d'un œil pur.

(Œil, dont la vertu d'enfance serait éphémère, s'il ne ruisselait chaque aurore sur son miroir, à cause de quelque souriant mensonge, une eau discrète de larme.)

Ancienne vanité! que de ranimer le spectacle angélique et maintenant maudit où ces nudités se jouaient de vivre. Il les faut aimer surprises dans une flaque céleste, dont la glace mince imite l'éther absolu, ou lucidement le pense.

Abusons notre heure de ces précieux Êtres, — puisqu'il n'y a plus, pour amuser les ombres, de Théâtre, — et pour paraître au seuil de cette platonicienne caverne, personne, sous le luminaire déjà presque idéal.

D'une touffe de joncs sensibles, chevelure végétale où vibrent des insectes, jaillit dans les atomes d'or, joyau anonyme, énigmatique et seul, un bras de rose, fleuri d'une rêveuse main, dont à peine les doigts blancs s'agissent, d'un plaisir sous les verdures, ou d'un vœu, ou par la brise.

Sur les bouches sans parole d'une foule rose de corolles, pas émues de cette indifférente course, des Pieds purs, ornements inférieurs d'un simple couple inaperçu, dont l'un fuit l'autre, féminin. Je désire le profil des fleurs et des membres très rapide; l'orteil figuré vaguement en volute.

Une main d'eau, (on voit la glauque matinée, derrière), s'allonge; et les deux premiers doigts, les seuls, présentent vers l'orient un joyau frêle, tige dont l'extrême papillon bat des ailes, pour vouloir tomber toujours dans le rien où bleuit ce geste — odorante neige.

D'une eau de rosée froide qui ne tremble plus en la coupe usée avec harmonie sur la roche, par les longues pluies, s'évapore au calice du ciel, une nue.

La grande lumière l'allège.

Et voici l'aube des formes.

Elle va s'éveiller, peut-être, pour inventer une pudeur... — abriter ses douceurs d'un coude? Le sais-je? Mais, — simplement — c'est une nue.

Ces phalènes divines, infidèles bientôt à chacune des joyeuses touffes brillant sous la figure de la croisée, me font peur pour ce paysage. On dirait que le jardin tremblant s'envole, — et, si les fleurs d'une minute jouent des ailes pour fuir, où irons-nous, Idées?...

... Elle se pose sur un calice, elle palpite à travers les pétales, petite lampe fée.

Ah! que de nuit! — la saisir, la couver dans le creux des mains puériles, courir, et rire de la tenir captive — une Etoile!

Toutes ces images sont corrompues encore par la certitude de leurs éléments. L'harmonie solitaire offre à l'âme ivre d'elle-même une liberté plus délicieuse. Il n'y a que les

lignes simples pour faire pleurer le dur artiste, sans remords. Impur ! qui désire une grimace ou la brutalité de cris ; il n'importe que de deviner, et de mourir.

Aime donc le Drame pur d'une ligne sur l'espace de couleur céleste ou vitale. Elle n'existe qu'en mouvement beau. Elle est la plus sûre de toutes les choses, l'ornement de toutes les vies. Devine ! Elle éternise les siècles du sourire, elle se penche ensuite avec mélancolie, se noue, se concentre en spire — ou songe ; file, et se laisse enfuir dans la joie d'une direction supérieure, se recourbe, habitude ou souvenir, puis rencontre au delà de tous les astres, une Autre que d'inconnus destins distraient vers le même Occident, et ne terminera plus de fleurir, de disparaître dans la merveille du jeu, — éprise, diverse, monotone, — mince et noire.

PAUL VALÉRY

LA VÉRITÉ SUR LA RUSSIE⁽¹⁾

... M. Kennan est allé en Russie dans le but avoué et spécial d'étudier le mouvement politique appelé à tort Nihilisme et il choisit la Sibérie comme champ d'enquête parce que c'est en Sibérie que sont déportés des milliers de nihilistes, et que c'est en Sibérie qu'il comptait trouver de première main les informations qui lui expliqueraient les phénomènes politiques et sociaux qui l'intéressaient.

Or, il est impossible de comprendre un mouvement si l'on n'a parfaitement saisi les conditions qui l'ont déterminé. M. Kennan au fort de cette étude spéciale guettait donc toute circonstance qui pouvait lui permettre d'entrepercevoir le fonctionnement de cette énorme et compliquée machine qu'est l'Etat russe, et il me semble qu'aucun écrivain étranger ne l'a si bien clichée en pleine activité.

La plupart de ses confrères ont été leurrés par l'étiquette, au point d'accepter le gouvernement russe comme une réelle autocratie, et ils ont, suivant leurs goûts, exalté ou vilipendé le Tsar. M. Kennan, au contraire, n'a vu le Tsar nul part : ce qu'il nous montre est une immense bureaucratie, une machine inconsciente, irresponsable, inexorable, automotrice, qu'on ne peut ni contrecarrer, ni contredire.

De terribles choses se font et pourtant, d'une façon ou d'une autre, le blâme n'en revient à personne. Les hommes qui les font valent généralement mieux que leurs actes ; beaucoup même sont de braves gens. Les fonctionnaires sibériens, les Zagarin, les Portulov, les Orrestin et autres se montraient aussi indignés que M. Kennan lui-même de tels et tels abus qu'ils lui dénoncèrent en toute franchise ;

(1) A propos du livre retentissant de M. Kennan ; *La Sibérie et le Système de relégation, Siberia and the exile system* (London : Osgood). Ces pages sont extraites et traduites d'un article du *National Observer* (n° du 13 fév. 1892), signé : S. Stepniak.

voici, par exemple, un gouverneur de prison — un certain Pepelsev — qui a des sollicitudes de mère pour ses prisonniers ; tous ont fait de leur mieux pour amener des réformes ; mais rien n'y fait : les meilleures intentions sont impuissantes contre une inertie, une indifférence, une malhonêteté qui sont si universelles qu'elles en cessent d'être personnelles.

Cela fait l'effet de quelque loi naturelle, immuable. Il peut arriver, même, que tout le corps des fonctionnaires soit unanime pour reconnaître la nécessité de certaines réformes ; mais le système ne doit être réformé que selon certains règlements imaginés pour le préserver des pires abus et telle est l'accumulation des précautions prises que la machine n'en marche plus du tout.

En 1882, le colonel Zagarin reprit le projet (il datait de quelque trente années) de déporter les exilés, non plus à pied, mais en véhicules et en établissant des relais ; chiffres en mains, il prouva péremptoirement ce qui avait été prouvé mainte et mainte fois : que cette méthode serait moins onéreuse (et plus humaine, à la fois) de quelques cent mille roubles par 1000 milles, soit de un million pour tout le voyage. « Et pourquoi, au nom du bon sens, ce changement n'a-t-il pas eu lieu ? » demanda M. Kennan. « Vous ferez mieux de le demander quand vous serez à St-Pétersbourg », répondit le colonel Zagarin, avec un haussement d'épaules, « tout ce que nous pouvons faire ici, c'est de proposer. »

Dans toutes les branches de l'administration, lit-on plus loin, on se butte sans cesse à des abus ou à des défectuosités dès longtemps reconnus et critiqués depuis des années, apparemment préjudiciables aux intérêts de tout le monde et qui, néanmoins, existent toujours. Suit l'histoire d'un « projet » qui erre de bureau en bureau, pour des années et des années, jusqu'à ce qu'on découvre, à la fin, que tous les auteurs dudit projet sont morts, et que tout est à recommencer. « A aucune de ces étapes, dit M. Kennan, vous ne pouvez mettre la main sur quelque fonctionnaire en particulier et lui dire : « Pardon, vous êtes responsable de ceci, qu'est-ce à dire ? » à aucune étape, vraisemblablement, vous ne trouveriez un fonc-

tionnaire opposé à la réforme ou qui ait quelque intérêt personnel à la voir avorter, et pourtant l'effet général de ce passage de carton en carton est plus sûrement fatal à votre projet de réforme que toute l'intelligente et active opposition imaginable. » Cela est la pure vérité.

Les choses les plus révoltantes se font de cette même façon impersonnelle et irresponsable :

Nul citoyen russe ne peut être envoyé en exil administrativement sans la sanction personnelle du Tsar.

Quelle meilleure garantie, pensera-t-on, pour que la sentence ne soit pas prononcée à la légère ? Considérez : il n'est pas possible au Tsar d'examiner la cause, et, de toute nécessité, il doit souscrire de confiance à tout ce que son ministre présente à sa signature ; « mais, dit M. Kennan, il est aussi absolument impossible au ministre d'examiner, par lui-même, toute l'énorme quantité de causes politiques dont les dossiers lui arrivent, pour qu'il en décide en dernier ressort. Par exemple, en 1886 et 1887, il est venu, devant le ministre de la justice, *mille huit cent quatre-vingts* cas politiques inculpant rien moins de 2,972 personnes ; une grande partie de ces affaires furent traitées selon la méthode administrative. (97 pour 100, ajouterai-je, soit : 2,880 ; car, d'après une statistique soigneusement dressée, pour une personne citée par un tribunal quelconque, une moyenne de *vingt-sept* personnes sont punies administrativement.) Si le ministre de l'intérieur avait consacré à chacune de ces affaires, mettons le quart d'heure absolument nécessaire pour s'en rendre compte, il n'aurait eu de temps pour aucune autre besogne. En fait, il ne fit rien de semblable, mais signa, simplement, les papiers communiqués par les bureaux.

Les chefs de la police, les chefs de la gendarmerie, les gouverneurs de provinces sont tous, tour à tour, forcés, pour des raisons semblables, d'abandonner une partie de leur autorité et de leur droit d'appréciation à des fonctionnaires de grades inférieurs, c'est-à-dire à de vulgaires mouchards, à des dvorniks (le dvornik est le concierge russe), et à de stupides et ignorants policiers. De sorte que le scandale continue irréprimé et impuni.

Qui donc envoie, en Sibérie, ces centaines d'innocents, hommes, femmes et, parfois, enfants en bas âge? Qui est-ce donc qui naufrage toutes ces vies? Qui donc coupe, en herbe, notre génération nouvelle?

Est-ce le Tsar qui, en dernier lieu, approuve l'holocauste? Est-ce le mouchard qui en a l'initiative? A la vérité, dans un pays aussi vaste, la bureaucratie est si pesante à se mouvoir, qu'elle est passée hors du contrôle de ses chefs même et devenue un automate sans cœur ni raison, plus cruelle, plus désespérante et plus oppressive qu'aucun despotisme personnel ne pourrait l'être. Son effet est de paralyser la vie et l'énergie dans toutes les provinces de l'activité humaine, et l'améliorer est devenu impossible; l'on peut différer, on diffère même sur la question de savoir si sa suppression doit être graduelle ou immédiate, sui les moyens d'atteindre ces buts; mais il n'y a pas à discuter ce fait, que la Russie se meurt de ce mal bureaucratique; et, il n'y a pas à y contredire, si la Russie doit vivre, ses fils et ses filles doivent mettre la main à la grande œuvre de cette destruction et de cette démolition.

« Il m'est échu, dit plus loin M. Kennan, de faire la connaissance personnelle de plus de cinq cents membres du parti anti-gouvernemental en Russie, y compris près de trois cents de ceux qu'on appelle des Nihilistes et qui vivent en exil, forçats aux mines où dans les colonies pénitentiaires de la Sibérie. » De tous ceux-ci, M. Kennan recueillit des opinions et des témoignages sur l'histoire du mouvement, et put amasser, ainsi, une quantité d'informations telle qu'aucun Russe, peut-être, n'en possède autant.

Il savait qu'après lui, à aucun voyageur étranger il ne serait permis d'approcher à portée de fusil les exilés sibériens, et il avait à cœur d'épuiser son sujet. Il savait aussi que chaque ligne qu'il écrivait serait mise en question; aussi, passa-t-il ses documents au crible, comparant pour un même fait plusieurs témoignages, vérifiant l'un par l'autre, de sorte que chaque mot pût supporter l'épreuve d'un examen juridique.

Un des résultats de cette enquête, aussi minutieuse qu'étendue, est la découverte qu'il n'y a pas de mouvement

dont la caractéristique puisse répondre à la conception populaire du nihilisme : il y a des radicaux, des socialistes, des terroristes même ; mais de *nihilistes*, partisans de la destruction, sans programme défini, *il n'y en pas*. A examiner de plus près le clan des extrémistes, de ceux qui préconisent l'usage des bombes et de la dynamite on trouve que leur *desideratum* est très modéré et consiste à réclamer des choses telles que : 1^o la liberté de la presse, 2^o la liberté de la parole et 3^o un parlement, national, électif. M. Kennan découvrit aussi, derrière ces esprits plus audacieux, et plus actifs, un parti de libéraux « cent fois plus nombreux », de libéraux modérés même au jugement d'un étranger, préparés à travailler à l'amélioration progressive des institutions russes et à qui actuellement même on est redevable de beaucoup de bonne besogne, chaque fois que l'occasion est propice.

Tout lecteur attentif du livre de M. Kennan ne gardera plus aucun doute sur la maturité politique de la Russie ; c'est là, à nos yeux, une constatation de la plus haute importance à l'heure qu'il est, et l'argument le plus valable et le plus décisif qui soit contre l'existence de l'autocratie.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les autres services qu'il rend à la cause de la liberté ; je veux dire la sympathie qu'il a provoquée dans le monde entier pour « les enfants du désespoir » de la Sainte Russie et l'indignation qu'il a soulevée contre ses oppresseurs. M. Kennan a élargi l'horizon intellectuel de son temps par cette révélation d'un monde qui, tout de passion, de souffrance et de misère qu'il soit, ne décourage pas l'esprit mais le réconforte, en ce qu'il démontre les possibilités illimitées, encloses en la race russe. Les belles et héroïques figures, enchâssées dans ces pages, d'hommes et de femmes tels que Veimar et Dolgopolov, Catherine Breshkovsky, Anna Korba, Vera Philippova, Marie Kutitonsky, Nathalie Armfeld, et bien d'autres, sont des preuves éloquentes de cette vitalité. Bien plus, si de tels hommes et de telles femmes commencent à conspirer contre un gouvernement, cela prouve que ce gouvernement est devenu l'ennemi public.

(Version des *Entretiens politiques et littéraires*.)

LA SOCIALISATION DU LANGAGE

Le langage est un phénomène essentiellement social. En tant qu'instrument de communication de la pensée, il n'a de raison d'être que dans une société. Les mêmes tendances qui se manifestent dans la nature du langage se retrouvant au fond de la nature humaine, il s'établit donc une correspondance adéquate entre les phénomènes linguistiques et les phénomènes sociaux. La Philologie, l'Ethnologie, la Sociologie sont des sciences sœurs, qui se complètent l'une l'autre. C'est la grammaire comparée qui nous donne les premiers renseignements positifs sur les Aryas, nos ancêtres, alors qu'ils menaient la vie patriarcale sur les hauts plateaux de l'Indou-Koush.

C'est grâce à elle qu'on est parvenu à élucider des questions d'éthnologie obscures, comme la parenté des Finnois des Hongrois, des anciens Touraniens à écriture cunéiforme, et, sans doute, des Basques, ce qui permet de voir un peu plus clair dans l'histoire des migrations des peuples primifs. Par les armes, Rome a conquis le monde : par la langue elle l'a rendu romain. Le langage est le miroir fidèle où l'on retrouve l'image persistante de tous les faits sociaux du passé, et c'est à lui aussi qu'il convient de s'adresser, si l'on veut pressentir les faits sociaux de l'avenir. C'est ainsi qu'aujourd'hui se manifeste clairement dans le langage cette même tendance à l'unité qui entraîne les peuples, — tendance qui s'explique toute seule pour quiconque connaît l'histoire du langage ; car ce courant unificateur a son point de départ à l'origine même de l'humanité et commence à se faire sentir dès les premiers balbutiements de l'homme.

Depuis assez longtemps, la science a fait justice de

l'invraisemblable hypothèse qui plaçait à l'origine de la race indo-germanique une langue de racines, d'une perfection quasi algébrique : c'était aller au rebours de toutes données naturelles, scientifiques et psychologiques, qui dénotent au contraire, irréfutablement, une période première de multiformité et de confusion. Peu importe que la descendance humaine soit sortie d'une souche unique ou ait pris naissance à diverses époques sur des points différents du globe : la genèse des phénomènes philologiques et sociaux n'aurait pu être autre chez le Primate isolé ou dans des foyers multiples. Il est de toute évidence que la civilisation, ou, — pour ne pas employer ce terme vague et suggestif d'idées fausses, — que la Science va du composé au simple, de la synthèse à l'analyse. A l'origine le langage — naturel à l'homme comme le cri aux animaux, mais perfectible et susceptible de conscience, ce qui caractérise tout ce qui est humain, — fut aussi confus et imprécis que les sensations mêmes de l'homme primitif, si inhabile à voir clair dans les manifestations de sa propre énergie intellectuelle ; aussi restreint et fruste que les relations sociales des petits troupeaux nomades, errant à l'aventure sur la vaste étendue du sol vierge. Autant de dialectes alors que d'individus presque, — au moins que de chefs de famille. Et peu à peu, les familles s'élargissant en peuplades, les pères s'érigent en rois, il se fondait ainsi des creusets distincts, où, — la faculté naturelle du langage s'y développant insensiblement et diversement, d'après les conditions extérieures, — s'élaboraient les futures langues de l'univers, en s'écartant de plus en plus du point de départ originel, comme des lignes tirées d'un point unique presque parallèlement finissent par diverger en un angle fortement accentué.

De là sont nées ces multitudes de langues si différentes, les unes attardées au stage infantile comme l'état social des races qui les parlent : telles les langues des sauvages et des nègres ; d'autres, comme le chinois, montées depuis longtemps à un degré de perfectionnement marqué, mais y demeurant à peu près stationnaires ; enfin, la famille indo-européenne si extraordinairement caractérisée par une particulière énergie intime, qui l'entraîne invinciblement à

d'incessants avatars. Cette énergie spéciale se dénote, depuis ses origines, par une tendance irrésistible, — tendance éminemment *scientifique*. — à l'UNITÉ. C'était justement l'erreur des anciens philologues, dont nous a débarrassés l'école des Néo-grammairiens, de placer cette Unité au point de départ des langues indo-germaniques, tandis que c'est précisément le *but* qu'incessamment elles poursuivent.

L'histoire de ces langues le démontre clairement.

Sans remonter à la période préhistorique, où nous ne pouvons guère tabler que sur des hypothèses, il suffit d'étudier l'évolution des langues historiques qui nous sont familières. A une période assez voisine de nous, le groupe hellénique apparaît fragmenté en vingt-cinq ou trente dialectes, répartis sur cette exigu territoire de l'Hellade.

Peu à peu, cet multitude s'est réduite à deux grandes divisions : les dialectes doriens et les dialectes ioniens ; puis, sous l'influence de l'hégémonie d'Athènes d'abord, de l'empire macédonien ensuite, tout cela s'est peu à peu fondu en une langue commune. Mais le rôle providentiel des Grecs semble avoir été limité d'avance, et, — une fois ce merveilleux épanouissement artistique, unique dans les fastes de l'Humanité, — le rayon de l'action hellénique cesse de s'étendre ; la mission d'unification passe à un autre peuple. Les Latins, avec leur esprit méthodique et classificateur, leur génie de la centralisation administrative ; avec leur langue moins délicate, moins nuancée que le grec, plus assimilable à des appareils vocaux et à des intellects barbares, étaient naturellement appelés à élargir le cercle de la civilisation et à édifier ce prodigieux monument de l'Empire, d'où est sortie par un développement postérieur la société européenne moderne. Déjà, avant ces deux phases classiques, on pouvait saisir les débuts de cette évolution unificatrice dans l'histoire de Babylone, de l'Egypte, puis de l'empire Perse, absorbé à son tour par l'influence grecque, qui s'est elle-même fondue dans l'ensemble latin. Il y a ainsi une série de cycles de civilisation étendant de plus en plus leur circonférence, et devant mathématiquement aboutir à embrasser le globe entier. Par moments, s'interposent des temps d'arrêt :

comme à la fin de l'ère latine, la période tumultueuse des invasions. Mais après chaque morcellement se reforme un tout plus compact et plus vaste : ce ne sont que des alternances inévitables du grand mouvement rythmique d'Evolution, pendule mystérieux de la machine universelle, dont chaque oscillation séculaire décrit un arc plus large.

L'imminence d'une phase nouvelle actuellement se pressent, et le langage comme toujours, en est le véridique annonciateur. Depuis quelques années, un courant porte l'instruction de la jeunesse vers l'étude de plus en plus approfondie et variée des langues vivantes, mais ce n'est là que l'écho d'un grand phénomène général qu'on pourrait appeler l'Endosmose linguistique.

Jamais les peuples n'ont été plus mêlés les uns aux autres ni les langues plus confondues ; à travers le tissu poreux des frontières passent et repassent d'un peuple à l'autre des courants divers de langage. La France est remplie d'ouvriers italiens, suisses, allemands, d'employés, de représentants de commerce, de voyageurs de toute sorte ; tous ces gens connaissent notre langue, nous donnent un peu de la leur et remportent davantage de la nôtre. Cette diffusion de la langue et des idées françaises à travers l'Europe, commencée violemment par les guerres de la République et de l'Empire, se continue aujourd'hui, avec plus d'efficacité encore, par des moyens tout pacifiques. Le grand agent, à ce point de vue, c'est le commerce. Il y a un siècle, et même moins, on n'eût pas soupçonné ce développement extraordinaire de l'échange international : conséquence nécessaire de la découverte des machines, du perfectionnement de l'outillage, de l'augmentation de la production, de l'incroyable facilité des moyens de transport, qui réduit tellement les frais de charroi, tant pour les matières premières que pour les produits fabriqués. A cette cause puissante d'autres viennent s'ajouter : la mode qui, ici ou là, fait rechercher les choses françaises, de même que nous nous entichons d'anglicisme ou de slavisme ; le journalisme, la littérature, le théâtre. Il n'y a guère de grande ville étrangère où l'on ne lise les journaux et les romans français, où des

troupes de passage ne jouent de temps à autre nos comédies, nos drames, nos opéras, voire nos opérettes; de sorte que jamais la langue française n'a été plus répandue en Europe, et, chose importante, non pas seulement chez les hautes classes, mais dans la moyenne bourgeoisie, sinon dans le peuple.

Il y aurait une étude curieuse à faire sur le rôle des juifs dans cette marche à l'unification universelle. Sans patrie, sans attaches sentimentales avec tel pays déterminé, et, tout en conservant intactes leur religion et leur race qui semblent ne faire qu'un, sachant se plier aux mœurs des contrées où ils résident, entassant en leurs mains, par de formidables capitalisations, la fortune des peuples; créant ainsi l'internationalisme de la haute banque et du grand commerce qui appelle inévitablement en contrepoids la création d'un internationalisme des non-capitalistes: tels nous apparaissent les juifs aujourd'hui, et, il semble voir, en cet élément sémité disséminé à travers le monde, comme le champignon nécessaire pour déterminer la fermentation dans les masses sociales. Et, au point de vue spécial qui nous occupe, ces juifs, sans langue usuelle propre, paraissent bien destinés à devenir les agents de vulgarisation les plus puissants et les plus rapides d'une langue commune.

Il est indubitable que ce mouvement qui jette les races les unes vers les autres ne peut que s'accentuer, et qu'il doit forcément aboutir, au bout d'un temps déterminé, à l'unité du langage en Europe. La création du volapük, langue tout artificielle, était essentiellement utopique, et ne doit être remarquée que comme un symptôme précieux: ce qu'il faut, c'est une langue vivante, sortant *naturellement* du mélange d'autres langues vivantes. En Angleterre, on a rêvé déjà de constituer cette unité linguistique en ressuscitant le latin sous sa forme populaire et usuelle, et en l'employant comme langue universelle; dans ce but. il s'est fondé un journal, le *Phénix*, dont voici les titre et sous-titre: « *Phœnix, nuntius latinus internationalis, linguæ latinæ ad usus hodiernos adhibendæ sicut documentum editus.* » (London, David Nutt, 1891). Le fait est curieux et bien caractéristique des préoccupations contem-

poraines ; mais la tentative ne peut réussir suivant le dessein de ses auteurs. Le latin, parlé populairement, finirait forcément par devenir du roman, du français, de l'italien, comme cela s'est déjà produit.

C'est le français qui semble bien destiné à jouer ce rôle de langage conciliateur entre les autres langages. De même que le français est le produit d'une combinaison du latin avec le germanique, le celte, voire le grec, inévitablement et naturellement une langue commune naîtra de la combinaison du français, élément fondamental, avec l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le slave, — toutes langues apparentées, du reste : — laissant subsister longtemps encore à part certaines langues, en des coins de pays plus réfractaires, comme à côté du français persistent des débris du celte et du basque. Nous ne sommes encore évidemment qu'à la période préliminaire. Il a fallu tout le bouleversement des invasions pour que la fusion du latin, du celte et du germanique en un même idiome s'effectuât, et ce n'est que vers le x^e siècle qu'apparaît une langue une et originalement constituée qui commence à être du français. Qui oserait imaginer les bouleversements analogues qui viendront favoriser la création de la future langue européenne, ou plutôt universelle ?

En tout cas, on peut prévoir, là encore, le rôle providentiel de la France au point de vue socio-ethnologique. Elle est le creuset où s'amalgament les races les plus diverses pour un définitif et solide alliage social. Et ce n'est point une puérile vanité chauvine qui me fait ainsi parler. Il faudrait se boucher les yeux pour ne pas voir que, — sans remonter plus loin dans l'histoire, — la France, depuis la Révolution, est le foyer d'où sont parties toutes les nouvelles idées qui ont remué l'Europe, qui l'agitent encore profondément à l'heure actuelle, et qui finiront par bouleverser les vieilles coutumes et les préjugés antiques, pour rajeunir les races dans le renouveau de la fraternité internationale.

GEORGES SAINT-MLEUX.

SOUVENIRS SUR LES HOMMES

ET SUR L'APPARENCE DE DIEU

L'octobre pâlissant dans les cours du collège me mûrit l'âme plus vite que tous les mois d'existence écoulés. Sans que nul intervînt pour me garantir, l'humanité luttante me heurta.

Chez les Pères qui me gardèrent, en province, un temps assez court, le choc déjà avait été rude. Le siège de Paris durait alors, et le premier élève m'interrogeant avait appris que mon père demeurait parmi les défenseurs. « Alors il mange des rats ton père, dis ? Il mange des rats ? Si, si, il mange des rats. Hein ! ces sales parisiens qui mangent des rats... Sale parisien, va. Hou, hou... » Et la bande m'avait entouré en hurlant son mépris.

Ce n'était donc plus vertueux de prendre les armes pour son pays et de subir la famine plutôt que de les rendre ? Cependant je n'en doutai guère. Ces fils de rustres attachés avant tout au souci de satisfaire leur animalité m'inspirèrent une forte répugnance. Je le leur dis. Ils m'assommèrent. Le prêtre survenu me dégagea. Je dus bientôt quitter la pension pour échapper à ces supplices de camaraderie. Les Pères écrivirent que mon orgueil causait de l'aversion chez les jeunes âmes naïves et chrétiennes.

Dans le collège de Paris, je trouvai moins de brutalité immédiate. Cependant les plaisanteries stercoraires des écoliers m'ébahirent d'abord. Puis, je m'accoutumai à leur

langage, le jugeant plus viril, et le mêlai au mien. Tous fils de marchands, ils consacraient leurs éloges à la fortune. Le monde se divisait pour eux en plus riches et en plus pauvres. Ils admiraient ceux-là et injuriaient ceux-ci, simplement. La vantardise de chacun visait à en faire accroire sur les biens paternels. Leurs discours exaltaient le théâtre, ce luxe immédiat et bruyant que l'on paie. Ceux qui connaissaient les féeries de la Gaîté et les drames de l'Ambigu affirmaient leur suprématie. Les récréations s'animaient de l'ardeur dramatique de nos dialogues. Les coulisses étaient dans la lampisterie. Nous jouions devant un banc bondé de public, la *Maison du Baigneur*, le *Bossu*, *Hernani*, le *Chevalier de Maison Rouge*, et autres épouvantables scènes. Durant les classes on écrivait, on apprenait les rôles, on confectionnait des poignards avec des crayons et des épées avec des règles...

Notre maître de rudiments ne s'opposa point trop à cette vogue. Habilement il s'en servit pour nous initier à maintes littératures classiques. Nous supportâmes des lectures fort au-dessus de notre âge parce qu'il prenait soin de les choisir parmi les comédies ou les drames; et, comme chaque phrase nécessitait un développement explicatif, nous l'interrogions de nous-mêmes, avides de savoir. Peut-être enseigna-t-il plus en deux années que tous les professeurs des classes successives.

L'agrément pittoresque de ses leçons m'encouragea beaucoup à l'étude. Je détins pendant le séjour dans ce collège la médaille d'argent, insigne de la première place.

Mon père eut quelque grâce envers moi à cause de ces triomphes. Le soir il me venait quérir à la porte du collège. Et nous marchions assez camarades vers le repas solitaire qui m'attendait. Car, par son ordre, de tous les élèves demi-pensionnaires je sortais le plus tard comme j'arrivais le plus tôt. On dînait à la maison dès six heures, ses occupations ministérielles étant terminées.

Ainsi surveillait-il plus à son aise ma tenue de table. Si un plat me flattait le goût et si j'avais l'innocence de le laisser voir, il évoquait aussitôt une raison médicale pour me défendre d'en faire chère lie. Ensuite il se rappelait

des courses indispensables dont il me chargeait. Mon âge accru allégeait le labeur des domestiques. Il m'employait comme un valet sûr à des besognes délicates, pour l'envoi des télégrammes et des chargements, ou les courses officielles. J'arpentais les rues, je gravissais les étages, enfant-messager.

Les jours où il y avait eu réception à l'Académie, mon père lisait, à haute voix, les discours. « Apprends ta langue. Ecoute, paresseux ! » Je m'efforçais de ne point m'assoupir, de m'intéresser au manège de ma mère qui dissimulait un roman sous son ouvrage de tapisserie. Au milieu des conflits, elle vivait somptueuse et rêveuse, habitante éternelle des nuages, tout-à-fait dépourvue d'attention pour les misères d'ici-bas.

La nuit, parfois je m'éveillai, pris de faim. M'étant levé pour courir aux victuailles enfermées dans les placards ; je la trouvai en proie aux péripéties d'un livre malgré les trois ou quatre heures du matin. Le salon resplendissait. En peignoir bleuâtre, une dentelle nouée sur les cheveux, elle restait étendue dans ses kachemyrs au long des canapés, un sac de bonbons entr'ouvert devant elle. Très joyeuse, il l'amusait de fournir l'improvisation de ma dînette.

De minute en minute, nous allions voir jusqu'à la chambre de mon père, surveiller son sommeil. A grands peine nous étouffions les rires, en le considérant, superbe et sévère, sa barbe, ses cheveux noirs soigneusement étalés contre la blancheur des toiles.

Au matin, il me tirait du somme pour me garnir les mains de grammaires. Il ne permettait la tartine et le potage, qu'après une récitation parfaite.

Nous partions, ensuite, à travers le Paris désert des balayeurs. Survenu trop tôt dans l'étude, les pensionnaires se gaussaient de moi : « On était donc bien avare à la maison qu'on m'envoyait pour la soupe du matin ! »

Malgré mes supplications, jamais il ne voulut reculer l'heure de notre promenade. Il lui plaisait de se rafraîchir au grand air du matin ; et ma mine maussade en approchant du but, le réjouissait visiblement.

Une fois, les plaisanteries des camarades s'aggravèrent.

Il m'entouraient en dansant, en criant des injures. Je sentis que mes larmes allaient jaillir. La rage vibrait dans mon ventre comme une corde de harpe. Plutôt que de pleurer, je bondis à toutes forces sur le groupe, pieds et poings en avant. L'un des gaillards, atteint à la jambe d'un coup dangereux, s'avança lentement, très pâle sur moi. Il m'empoigna. Les autres l'aiderent. Ma tête porta sur l'angle d'un banc. Quand le pion me releva, j'avais l'arcade sourcilière fendue. Le sang rougissait ma face.

On me ramena en voiture à la maison. Ma mère me conduisit chez le docteur, dans des pharmacies. J'y gagnai du moins des vacances.

Le bandeau noir appliqué sur mes yeux m'empêcha des jeux et des distractions, je connus, pour la première fois peut-être la détresse de penser.

Cela m'éclaircit sur le monde.

Jusqu'alors l'existence se partageait pour moi en deux portions définies : les temps où j'agissais à ma guise et ceux où il me fallait obéir. Les uns apportaient de la joie, les autres de la peine. Mais la peine me révoltait. Aucune résignation n'endormait mes rancœurs. Je n'acceptai de croyance qu'insinuée par douceur et persuasion. Cela m'apparut évidemment.

Et voici que toute douceur allait disparaître. Je le compris bien pendant ces heures de cécité accidentelle. Le choc du monde commençait contre l'écorce fragile de mon âme.

Ce fut la pire désolation. Nul secours ne se préparait; puisque tout mentait, dans le ciel, aux leçons morales de la famille.

D'abord cette âme s'était férue de sentiments décoratifs. C'avait été, en elle, comme une première installation pour la vie, et définitive, croyais-je, immuable. Il m'avait plu d'accueillir l'enseignement qui démontrait la puissance dévolue contre la force et l'argent aux qualités de distinction, de probité, d'intelligence, d'honneur. Dans ces milieux de collège, première étape vers la connaissance des hommes, je ne rencontrais que d'étranges bandits respec-

tueux de la fortune seule; et ni la suprématie intellectuelle ni la convenance des manières ne paraissait y prévaloir.

Toute ma prépondérance passagère des premiers jours se devait à la coupe élégante de mon costume. Il avait suffi que la pédagogie méthodique de mon père exigeât ma présence à ce repas du matin pour susciter la sotte violence de mes condisciples.

Cela prêtait à des réflexions moroses. Elles me menèrent à concevoir nettement les amusements que mon père tirait de mon commerce. Il tentait sur moi, âme vile, une expérience d'éducation dont rien ne le saurait contraindre à se départir. Pénétré de théories protestantes et suisses, admirateur de Thiers, de Guizot, lecteur du *Temps*, fonctionnaire républicain aux mœurs rigides, convaincu que la défaite de Sedan se devait attribuer aux gaillardises des cocodettes de Compiègne et aux reins abusifs de l'Empereur, il entendait conduire mon éducation selon un mode de rigidité évangéliste. Sa manie de contrarier mes plaisirs ou mes goûts, de contredire mes propos, était un sport véritable, et, à son sens, une excellente gymnastique pour me rompre la volonté, m'affranchir des caprices et des instincts, interdire à toute habitude de me gagner. « Je veux que tu sois un être libre, me répétait-il, c'est-à-dire libre avant tout, de toi-même. Il faut se défaire des appétits qui séduisent, des lâchetés du corps, des inclinations vives, afin de rester maître entièrement de soi. Ta volonté même il faut l'assouplir et l'humilier devant un type idéal. »

Bien qu'elle fut hautaine et peu vulgaire, cette théorie, donnait dans l'applicaiion les pires résultats. Peut-être en accuserai-je mon tempérament entier et un peu farouche. Mais la contrariété constante où il s'efforçait de me maintenir suppliciait mes heures. Je lui vouai peu à peu une haine sincère.

Je m'en aperçus pendant les jours où l'on soignait ma blessure. Il m'accabloit de reproches, d'invectives. « J'avais, à l'en croire, un caractère exécrable. Je me rendais odieux à tous, à mes camarades. Il m'avaient flétri sans doute d'une correction pour punir des ten-

dances présomptueuses ou insolentes... Ils avaient agi selon le bien. »

Cela me jeta hors de patience. J'éclatai en récriminations. L'injustice me dépassait... Comme je lui démontrai son inconséquence et l'obligation où il me placait d'enfreindre la coutume du pensionnat et de subir par suite la verve inepte des loustics de classe, il me reprit sur mon verbe et me punit encore... Consigné dans ma chambre, je pleurai mon désespoir de dix ans et, en moi-même, je formai un plan de conduite nouvelle.

Désormais rien ne m'intéresserait plus des choses dites nobles et grandes. Sans doute on m'avait trompé sur elles, comme on trompe les enfants sur tant d'autres matières. Il en était des sentiments magnifiques ainsi que du chou où l'on prétend que naissent les bébés. La seule raison engageait à subvenir aux joies du corps. Les parents et les maîtres interdisent le sensualisme pour sauvegarder l'avarice et le repos égoïste des familles...

Ma haine me fut un malaise constant. J'attendais, silencieux et sournois, le départ de mon père. Lui-même parlait peu, sinon pour me reprendre. Il jouissait d'un appétit formidable et le souci d'y satisfaire l'absorbait beaucoup pendant les repas. Son humeur accablait aussi bien la cuisinière et les servantes. Il jetait à la figure du domestique les plats manqués, ou le vin des bouteilles mauvaises et, pour peu que l'homme bronchât il le mettait lui-même dehors, les gages dans la main et la malle sur l'escalier.

Ma mère à qui il ne refusait rien de fête ou de toilette se contentait de faire paraître une mine de bouderie. Quand sa colère dépassait le ton habituel, elle haussait les épaules et se levait de table. Il l'allait rejoindre alors dans son appartement, et lui dire des excuses.

Le pardon l'attendait chez elle avec le café.

Son départ était le soulagement de tous, l'éveil des chansons à l'office. On entendait le piano de ma mère au salon. Les oiseaux de la volière ténoisaient et j'entonnais aussi mon refrain de guerre.

L'amour de l'honneur militaire n'était pas tant passé

en moi que je n'eusse un culte pour mon armée de plomb: Une caisse gardait les nombreux bataillons offerts par la reconnaissance des dîneurs. Le nombre des soldats, leur diversité, les trains d'artillerie, les équipages des pontonniers excitaient la convoitise des autres garçons. J'humiariais par là les fils du commandant Des Bores moins bien fournis malgré l'aide de leur père qui taillait pour eux des forteresses dans de la cire vierge, selon les règles de la fortification.

Je tenais à mes militaires comme une courtisane à ses joyaux. Ils formaient l'orgueil de ma vie .. et la plupart de mes instants libres se passaient à établir leurs lignes de bataille. Je refusais les promenades et les parties pour combiner leurs combats. Quand ma plaie se cicatrisa, je leur rendis mes soins.

Mon père n'ignorait point la ténacité de cette manie. Elle offrit à son ingéniosité un moyen de me nuire. S'il me jugeait digne de châtiment, il saisissait dans la caisse une pleine poignée de soldats et les jetait au feu. Comme il ne choisissait point, il se trouva souvent que les pièces les plus rares, indispensables disparurent.

J'éprouvais de cela un affreux chagrin. Cet autodafé m'arrachait des larmes sincères, brûlantes; et la fièvre m'accaparait plusieurs heures. Une fois, mes spahis et tout un état-major furent enlevés. J'en découvris le plomb parmi les cendres. Ma rage vint à ce point que je m'emparai d'un poinçon et, courant à ses armoires, je transperçai tous les chapeaux haute-forme.

Au soir il s'aperçut de ma vengeance et me battit. Sa main pesante frappait sans que son œil suivit les coups, tant l'aveuglait sa fureur. Il m'enferma.

Je m'échappai après sa sortie, et, parce que j'avais été privé de dessert, je fus à la cuisine chercher quelque relief. Justement, au four, des brioches chauffaient. Un bruit entendu hâta le larcin. Je portai un geste rapide sur la pâtisserie. Mes mains furent étreintes d'une douleur vive. Pincées par la brûlure elles se boursoufflèrent. Les croûtes cuisaiient à feu cerise.

Je retins mal des hurlements. Vers ma mère que je sa-

vais au salon je courus, portant en l'air les mains échaudées... Elle s'accoudait sur un livre : « Mère, mère, criai-je... » Et je lui tendais l'aspect horrible de mes paumes... A mes prières, elle se détourna, après qu'elle eut achevé le paragraphe...

De retour au collège j'entrai en retraite pour les exercices religieux de la première communion.

J'arrivai plein de doute aux premières leçons du catéchisme. Les diatribes de mon père contre les prêtres m'avaient dépourvu des croyances respectueuses et sans contrôle. Mais les rencontres successives avec la mort me donnèrent le souci de préparer, pour l'au-delà, un gîte à mon âme libérée de la chair. La crainte du juge et de l'enfer m'invitait à de la correction envers la Foi; et je couvais un puissant désir de croire.

Le prêtre qui nous initia était un homme beau, élégant de soutane et décoré pour sa conduite sur les champs de bataille. Tout de suite il prononça les mots d'allaitement, de mamelles avec une insistance singulière qui me froissa. Parlant du mystère de l'Incarnation il révéla, chose jusqu'alors ignorée, que la femme portait neuf mois le fruit humain dans ses flancs. Ce que m'avaient soigneusement caché les parents, les amis, les servantes, il nous l'étalait devant nous, garçons de onze ans; et son visage s'empourprait à le dire.

Auprès de moi se tenait un camarade préféré, à cause de sa douceur, son air de grande fille niaise et blondinette. Il était haut de taille, solide des muscles. J'achetais sa protection en l'aidant à ses devoirs pour lesquels il ne marquait aucun goût. Les paroles de ce prêtre nous inspirèrent la même gêne, nous inirent aux joues les mêmes pudeurs. Un malaise singulier nous influenza. Les autres riaient, lubriques, dans leurs manches. Le conférencier, surpris en apparence, changea de thème.

Ce camarade s'appelait Georges Taine. Il était bon et fort gai. Nous modélions ensemble de petits squelettes avec du mastic dérobé aux vitres fraîchement remises. Il façonnait des caniches en mie de pain, des caniches noirs grâce à l'encre, ou laissés blancs selon leur nature; et,

d'une voix stupéfiante il grognait la querelle de ces bêtes découvrant un os. J'écrivais ensuite les deux pensums.

Les histoires macabres nous séduisaient tous deux. Nous dialoguions sur la mort, nous confiant de mutuelles terreurs. A s'entendre, on se sentit souvent pâlir.

Les exercices religieux ne plurent point à nos âmes un peu émancipées. L'instructeur s'en tenait trop à la lettre des paraboles, au petit Jésus frisé des crèches, aux prescriptions vulgaires de l'Eglise. Le maigre du vendredi, la régularité des prières et des offices emplissaient ses recommandations. Il ne dévoila rien à notre avidité de connaître. Hé quoi, la religion tenait-elle dans la mesquinerie de ces préceptes? Ce fut une déception navrante.

Toutefois le sacrifice du Christ mourant pour sauver les pécheurs toucha mon humanité et cela seul me fut le motif d'une assez sérieuse ferveur à l'égard du Dieu martyr.

Les autres écoliers nourris de l'athéisme habituel à la bourgeoisie, tournaient les rites en ridicule. Des plaisanteries d'estaminet sur le pain d'hostie, la maternité de la Vierge, et l'injustice attribuée au dogme du péché originel nourrissaient leurs propos assez brefs. Ils répétaient les sentences paternelles. Beaucoup ne se donnaient même point cet air de discussion. Le catéchisme leur était une classe parmi les classes, la religion une matière pédagogique parmi les autres.

Néanmoins, lorsque approcha la semaine de la cérémonie, une sorte de réserve glaça leur lourde gaieté. Il se fit, dans les âmes, une résurrection de la foi des ancêtres. Se pouvait-il que de si solennelles croyances fussent mensongères? Et que des esprits de gloire magnifiques s'y fussent adonnés sans causes rationnelles.

Pour ma part j'entrepris fermement de conquérir la sainteté ?

Mais le doute accoupi au fond de moi, crait sa tentation. Il revenait au souvenir cent anecdotes que l'Inconscient de l'âme avait emmagasinées durant l'enfance. Les rires des sceptiques au récit de telle ou telle histoire, les

petites hypocrisies décelées de maint dévot suscitaient la dispute entre la volonté fervente et l'expérience superficielle de mes onze années.

Malheureusement la pénurie de l'idéal contenu dans les pages du catéchisme comblait mal les vœux de mon imagination. Les sermons et les petits carèmes adjoints valaient peu pour une jeunesse avide d'images de bravoure. Une vie des martyrs m'eût fort aidé. Je passe encore des heures à regretter qu'on ne m'ait point alors confié le livre de Chateaubriand. Quelle sympathie m'eût lié à l'héroïsme décoratif d'Eudore. La *Vie des Saints* de l'admirable Hello eût pu certainement me saisir aussi. Certes, mon existence eût aussitôt choisi l'imitation de telles candeurs, d'un si ferme courage. J'eusse été volontiers, le soldat de la Légion Thébaine, au lieu que je me refusai à devenir un sacristain sans reproche. Et voilà comment, par la faute de ces mauvais initiateurs, je méconnus la seule voie propre à satisfaire l'activité de mon avenir.

Dirai-je les sirupeuses lectures qu'on nous fit en commun les soirs de la retraite; je ne sais quelles lettres de lignard chrétien racontant en termes d'agnelet comment il avait su convertir sa caserne. La sottise évidente de telles leçons laissait défaillir mon courage. La fadeur de la tisane débilita ma santé de néophyte. C'était bien la niaiserie dont se gaussaient mon père et ses amis, les soldats.

J'atteignis la veille de la communion dans un grand trouble. Mise à flot avec une peine infinie, ma foi vacillait comme la barque des comparaisons liturgiques. Le vent du doute soufflait en ouragan; et j'étais un bien médiocre nautonnier. La confession fut froide... pleine de scrupules dont l'insignifiance même ridiculisait le sacrement. Mon père, ce soir-là, me fut féroce, à cause d'un trousseau de jeune homme commandé pour moi en cette occasion par la sollicitude de ma mère. On l'avait fourni, et elle l'avait payé sur les sommes offertes avec largesse afin qu'elle-même se parât. Mon père ne pardonnait point cette transgression de ses ordres qui me vouaient à un extérieur strictement correct.

Avec cent injures, il m'accusa d'avoir harcelé ma mère pour obtenir ce trousseau. N'avais-je pas honte d'abuser ainsi de la faiblesse, de désobéir lâchement, par intermédiaire ?

La haine et la rage bondirent en moi. J'eus un haut mérite à les contenir. Bien plus, il me fallut, selon les préceptes du prêtre, lui demander sa bénédiction et le pardon de mes fautes accomplies. Il haussa les épaules, me regarda face à face, avec un ricanement. Droit contre la fenêtre il m'opposait sa belle et froide figure aux durs angles, son rire sans lèvres, son geste sec sous les souples draps noirs. Il étendit une main pâle vers mon agenouillement : « Comédien ! »...

Comédien, certes ! Cela me parut une folle ironie, de demander pardon de mes fautes, et à lui...

Cependant je n'étais pas sans craindre que l'Immuable Raison fût pour lui, le tort pour moi. La terreur de la damnation me géhenna. S'il représentait Dieu sur terre, de quelle rémission nourrirais-je jamais l'espoir ?

Le jour même de la Communion, mon esprit vécut dans l'angoisse. Je me conçus trop peu chrétien; et l'horreur m'était, qu'au cas de la vérité du dogme, je consommerais le pire sacrilège. En vain repoussais-je des idées pécheresses. On eût dit qu'elles se fêtaient à m'assaillir en foule. Et cette tentation même ne prouvait-elle pas la certitude des enseignements religieux qui annoncent l'enthousiasme des influences diaboliques aux heures de pénitence et de calvaire ?

De fait ce jour fut d'une dévotion piteuse. Nos regards de sournoiserie visaient les petites vierges, encloses sous des voiles blancs et les longs cils qu'elles faisaient battre, pudiques. Les cierges qu'on distribua nous divertirent. Il nous parut, et nous nous communiquâmes bruyamment cet avis, que c'était, là, lances de reîtres et que tous dans les ors neufs des uniformes, avec les crépines des brassards nous semblions une horde assez guerrière des siècles défunt.

Un prêtre adipeux s'indignait inutilement. Cela seul

nous intéressa que son visage rappelait de façon exacte celui de Galba, empereur, proposé comme modèle au cours de dessin. La bousculade qu'il y eut pour allumer les cierges renforça la gaité.

Une fois dans les banquettes du chœur, à genoux, les cires dressées et flamboyantes, sous les courbures grises et bleuâtres des arceaux, sous l'immensité de la coupole, le respect revint soutenu par les sonneries dominatrices des orgues.

Jusque l'instant de la Sainte Table j'espérai la révélation, un éblouissement subit au centre de quoi la vérité me fût apparue. Elle tarda de minute en minute. Quand je me crus près de la joindre, le vieillard en chasuble magnifique qui officiait crut juste de venir pleurer d'émotion au bas de l'autel et d'adresser au Seigneur une prière, à nous un speech tendre et encourageant.

Dès lors je n'attendis plus rien.

Les scènes qui se succédaient depuis quinze jours m'occupaient la mémoire. Je subis la rancœur des humiliations obligatoires, ces pardons demandés, ces agenouilements solennels sur les tapis des salons devant de vieux parents ébahis, tout cet attirail d'allures émouvantes, qui révoltaient mon être sobre d'enfant bien élevé. D'instinct, les attendrissements, le sentimentalisme, les scènes de cœur me déplurent toujours, moi ne sachant point démêler, en ce théâtre, le réel de l'hypocrisie. Car, pour ma candeur altruiste, il n'était point de compassion ni de douleur. La mort des gens ne m'attristait pas pour leur disparition. C'était la peur du mystère qui m'affectait. Et ma mère, mon père, se riant près de la bisaïeule défunte avaient répondu tout net à mes idées propres. Aussi cette pleurnicherie sensible des âmes religieuses finit-elle par m'ôter la sympathie possible. Ce vieux curé larmoyant par-dessus les balustres de la Sainte Table, refroidit ma ferveur. Et quand je dus gagner la nappe de communion, il ne pensait plus qu'à ce triomphe de voir ma mère en la plus somptueuse toilette de l'assistance, de voir mon père le plus digne.

Au moment de l'hostie, j'étais revenu à l'attente de la

révélation. Même l'angoisse de la lumière divine me donna du tremblement. Je ne connus que la sensation humble du pain azyme collant à ma langue.

Au retour vers la banquette, mon âme déçue et ballante se navrait. Pas plus en Dieu qu'en les hommes il n'était de recours contre les brutalités de l'existence. Voilà. Rien ne se manifesterait plus que la ruée des uns aux autres avec l'unique, la banale victoire de la force, ou de la ruse plus ignoble.

PAUL ADAM.

LES LIVRES

Le Devoir présent, par PAUL DESJARDINS (A. Colin, éditeur).

J'ai connu, dans un coin de province, un malheureux bedeau de cathédrale, infirme de corps et d'esprit, qui avait gardé en sa mémoire quelques mots, quelques phrases même des sermons de son curé. Il aimait à les répéter sans en comprendre le sens, et il leur attribuait d'autant plus d'importance qu'il en avait une idée imprécise. Ainsi, parlait-il de Dieu, de l'âme, de la foi, de la charité, du devoir, et, convaincu que sa pauvre et débile cervelle était le miroir de ses contemporains, il disait : « nous autres » en dissertant confusément de ces très hautes choses. M. Paul Desjardins me représente assez bien ce bedeau. Il en a la candeur un peu niaise, la présomption désagréable, et même l'incertitude grammaticale, comme la robuste incompréhension.

Etant donnée la silhouette d'un semblable protagoniste, quelques bons esprits pourront légitimement s'étonner qu'on ajoute importance à ses discours. A cela je répondrai qu'il existe de par le monde des êtres naïfs qu'il est bon de préserver des déclamations pompeuses et vides, en leur en montrant la vanité et l'insuffisance. D'autre part, M. Desjardins semble avoir été choisi par quelques généraux empanachés de ridicule, pour racoler des âmes, et les enrôler dans le régiment de l'idéal, sous la bannière de quelques-uns des plus mauvais écrivains de ce temps. Il a été chargé par une demi-douzaine d'agitateurs suisses et méthodistes, de rédiger le manuel du parfait conscrit du Devoir, et il nous offre, aujourd'hui, ce guide-âne, écrit en ce mauvais français, qu'il tient de M. de Gasparin, d'Edouard Rod et de M. d'Hausouville, avec le geste

d'un saint présentant l'évangile. Ce *Devoir présent* nous arrive, portant en tête l'imprimatur de MM. Lavisse et de Voguë, — je ne veux pas parler de l'approbation tacite qu'ont donnée Frédéric Passy et l'inoubliable sénateur Bérenger.

Les questions que ce manuel agite sont d'une incontestable gravité, et si, pour sa commodité personnelle, M. Desjardins emprunta parfois des tropes à Calino, elles ne peuvent faire oublier l'intérêt de son sujet. Après quelques années de pratique universitaire, et à la suite de quelques pesants articles que, seul, put accueillir le *Journal des Débats*, M. Desjardins s'aperçut que la détresse morale de ses contemporains était fort grande. Préparé par de fortes études, s'étant assimilé les œuvres complètes de M. Charles Secrétan et quelques discours idéalistes de M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, il se fit fort de trouver le remède à ce mal, et, après de longues méditations, il est arrivé à une conception philosophique qui, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins curieuse.

L'humanité a une destinée, nous dit-il. Un nombre considérable d'apôtres et de métaphysiciens, ont affirmé cela depuis longtemps, ils ont même étayé leur affirmation de raisons solides sinon convaincantes. Aussi n'est-ce pas de répéter après eux cet aphorisme, que s'engorgeillit M. Desjardins, c'est de le répéter sans raison qu'il est fier, et sans raison il déclare, avec une ingénuité charmante, qu'il ignore ce que veut dire le mot humanité et le mot destinée. Pour les amateurs de formules nettes, l'assertion de M. Desjardins peut se réduire à ceci : *Je ne sais quoi, aspire à je ne sais quoi.*

Il est de toute évidence que le plus déséquilibré des hommes trouvera dans une telle déclaration un reconfort préalable, qui ne pourra manquer de le soutenir dans l'adversité et la douleur, en admettant que la religion ait été impuissante à cela.

Cette ignorance préliminaire, capable d'arrêter des esprits vigoureux, n'a fait qu'exciter M. Desjardins à chercher le moyen le plus sûr et le plus commode, pour conduire cette inconnue qu'il aime « *d'un profond mais incommuntable amour* » vers ce je ne sais quoi si dési-

rable. Quoique sachant peu de choses, — car sa « *conscience n'est pas assez pure* » — M. Desjardins sait, avec M. de La Palisse, que l'humanité est composée de tous les hommes, et que cette humanité ayant une destinée, tous les hommes doivent y participer. Donc, conclut-il, cette destinée « *sera obtenue par la bonne volonté.* » Bien que ce raisonnement ait quelque ressemblance avec le célèbre « Voilà pourquoi votre fille est muette », M. Desjardins le ressasse avec complaisance, et, non sans satisfaction, il proclame : « *C'est quelque chose déjà que de savoir cela* ». Quelques-uns trouveront que c'est trop, d'autres, par contre, trouveront que ce n'est pas assez. Sans s'arrêter à ces critiques possibles, M. Desjardins va marcher dans le sentier que sa bonne volonté a su découvrir ; il aura pour guide la volonté du bien et le sentiment du devoir. N'allez pas lui demander ce qu'est le Bien, ni ce que peut être le Devoir, il l'ignore, il ignore tout, car sa conscience n'est pas assez pure ; il ne sait rien, et ne croyez pas que ce soit par fausse humilité qu'il le confesse, il ne sait vraiment rien : l'attentive lecture de sa prose le démontre surabondamment.

Aussi, a-t-il de l'ignorant, la facilité à trancher de toutes choses et la paisible imperturbabilité. Sa conception si spéciale l'illumine à tel point, qu'on peut voir, dit-il, son visage briller d'une divine gaîté, cette divine gaîté, sans doute, qu'on remarque chez de jeunes microcéphales jouant avec des baudruches que leur faible souffle fut incapable de gonfler ; et son allégresse est telle, qu'elle « *doit rayonner sans doute à travers chacune de ses paroles* ». On découvre, en effet, au milieu du fatras calviniste de ces phrases incorrectes, la jubilation des pauvres d'esprit à qui des lois trop indulgentes ont permis de toucher aux choses sacrées.

Mais c'est peut-être trop railler. Il serait mauvais de donner, à ce quartieron de clergymans, le facile prétexte d'un scepticisme qui leur permettrait de négliger nos critiques. M. Desjardins déclare que « *tout ce qui nous entoure est vicié* », que « *beaucoup des enfants qui jouent dans les promenades sont maladifs* », que toute la société vit « *de sensations* », qu'elle manque de

noblesse, et qu'il est nécessaire de lui créer un idéal. Je veux bien admettre ces prémisses : l'effroyable decrepitude de la bourgeoisie, son âpreté, l'ignominie de ses vices, sa négation obstinée de tout ce qui, autour d'elle, représente le beau, ou le bien qui est la justice, justifient les phrases de M. Desjardins, quelques mauvaises qu'elles soient et malgré qu'elles n'aient que la valeur d'une répétition. Ce que je me refuse à croire, ce que beaucoup se refuseront à croire avec moi, c'est que M. Desjardins, comme MM. Lavisse et de Voguë, ait qualité pour nous indiquer cet idéal et pour nous conduire vers lui.

En admettant que la race des grands hommes soit disparue, en admettant qu'il ne reste aujourd'hui nul haut et puissant esprit capable d'élever la voix — et ceci reste à démontrer, comme tout ce qu'avance M. Desjardins — ce n'est pas à un pédant bouffi de prétention, à un universitaire que l'ambition dessèche, et à un gentilhomme nuageux et enthousiaste à vide que nous voudrons confier notre salut, si tant est que nous ayons à le faire. Des héros et des génies ont vécu, ils ont parlé et l'écho de leurs voix n'est pas mort encore, encore nous savons l'entendre et l'écouter.

Depuis le vieil Eschyle, bien des philosophes et bien des poètes se sont posé la question redoutable : Vivons nous en vain, ou avons-nous un but? Nous avons su, nous savons encore interroger Platon et Spinoza, Dante et Montaigne, Pascal et Rousseau, Goethe et Chateaubriand, Emerson et Carlyle, Kant et Schopenhauer ; assez de lyriques nous ont parlé en ce siècle : Hugo et Lamartine, Vigny et Baudelaire et Leconte de Lisle. Si, près d'eux, nous n'avons su trouver la voie qui nous convient, pensez-vous, M. Desjardins, que nous la trouvions dans vos œuvres complètes et encore dans le *Devoir Présent*? Cette humilité que vous nous prêchez, et que vous avez su pousser jusqu'à l'obséquiosité envers un ministre, cette humilité même vous interdit de le penser. Elle ne vous permet pas de croire que répéter les paroles d'Emerson, sans toutefois les comprendre, en les dénaturant même, suffise à nous convaincre. Emerson a dit : « *L'homme croît, comme le palmier, de l'intérieur à*

l'extérieur », M. Desjardins redit après lui : « *La vie se développe du dedans* », mais il ne sait conclure qu'à ceci : « *Le bien doit être semé au fond des entrailles du peuple* », et il avoue ignorer ce que peut et ce que doit être le bien. Emerson a dit encore : « *Le Don gratuit est contraire à la loi de l'univers... Les hommes sont secourables par l'intelligence et l'affection. Je regarde comme un leurre toute autre assistance. Si vous affectez de me donner le pain et le feu, je m'aperçois que j'en paye le haut prix, et en définitive ce service me laisse tel qu'il m'a trouvé, ni meilleur, ni pire. Toute force morale ou mentale, est au contraire un bienfait positif.* » De ce paragraphe, M. Desjardins tire quelques lourdes pages, sur le régime blâmable de l'aumône. « *Le vrai bien, dit-il, est la valeur morale, l'effort, le mérite... Le rôle de petites Providences d'une foule inerte n'est plus de ce temps,* » et il ajoute : « *Il est temps de substituer au principe de l'aumône, le principe du Réveil,* » substituant ainsi lui-même, aux fortes et belles pensées d'Emerson, une creuse formule : tel le singe qui déforme de sa main grossière l'argile d'une statue divine, rencontrée par hasard.

M. Desjardins a trop et pas assez lu Emerson. S'il l'avait étudié, pour autre chose que pour lui emprunter quelques-unes des idées qui lui manqueront toujours — puisqu'il n'a même pas la scrupuleuse fidélité du scribe — il aurait vu qu'Emerson fait, dans l'œuvre de salut, une part peu considérable aux médiocres, et certes il n'aurait pas mis M. Desjardins parmi les « Représentants de l'Humanité », parmi ces conducteurs de peuple qui nous « *initient à de nouveaux champs d'activité* ».

Pour pouvoir initier à l'activité, il faut savoir ce que c'est qu'agir. M. Desjardins manque à cette première condition. Prêcher l'action est bon ; ne voir l'action que dans le simple fait d'aller tuer des nègres au Gabon, dans cet autre plus mince encore de penser toujours à l'Alsace-Lorraine, est d'une conception peu géniale. Mais voir le summum de l'action, dans la fondation d'une *Société de Secours moral*, et d'une *Ecole de Liberté*, cela peut confiner à ce ridicule que M. Desjardins affirme ne pas

craindre. Il vaudrait sans mieux doute supprimer les « pauvres logis à Ménilmontant et à Montrouge », que d'envoyer des fils de bourgeois « faire l'apprentissage de la vie pendant trois mois », dans les dits pauvres logis, et cependant tel est encore le dernier champ d'action qu'ont découvert M. Desjardins et les Compagnons de la vie nouvelle. Ainsi, assure-t-il, on obtiendra des caractères, des hommes semblables à ce que furent « au commencement de notre siècle bourgeois, un Tocqueville, un Broglie, un d'Haussonville, un Agénor de Gasparin, un Armand de Melun, un Auguste Cochin ». Si tel est le but que poursuivent les maîtres de la jeunesse contemporaine, il me paraît préférable d'annexer immédiatement la France à la Suisse. Dans cette terre d'élection qui a su nous donner tant de moralistes mucilagineux et de maussades écrivains, dans la patrie d'Amiel, de Cherbuliez et d'Edouard Rod, on saura discourir sur les devoirs des époux et des pères de famille, on saura montrer un idéal de camelote, un Saint-Graal de carton-pâte, et ainsi régénérer cette bourgeoisie mourante, que choie et vénère M. Desjardins. Plus sûrement, à Genève, on nous créera la génération que je pressens, génération bête, qui parlera du ciel dans le style de Saint-Sulpice et des sectes anglicanes, qui connaîtra le faux mysticisme, la fausse morale, la fausse grandeur et surtout la fausse beauté ; la dernière génération bourgeoise sans doute, car le dégoût qu'elle soulèvera la tuera, puisque, jusqu'à présent, la haine qu'elle a provoquée fut insuffisante.

Je ne pense pas que ce soit à cette fin que veulent travailler M. Desjardins, M. Lavisson, M. de Voguë, mais inconsciemment ils y travaillent, et l'horreur qu'ils manifestent pour tout ce qui est art et littérature n'est pas le moins sûr de leurs moyens. L'écrivain doit pour eux être un prêtre, dédaigneux des formes *transitoires* qui sont le verbe, le rythme, ou la magnificence des évocations et des images : un prêtre soucieux seulement de prédication, préoccupé de morale, de morale en action même. C'est la vieille histoire que les sots de tous les temps nous ont contée ; celle que bien des sots nous conteront encore : le fond vaut seul, la forme est surérogatoire. Des revues se fon-

dent pour soutenir cette doctrine. En mauvais vers, en prose détestable, elles célèbrent la supériorité des pures intentions et de la bonne volonté. Leur nombre croît, il croîtra toujours ; demain elles seront légion, les revues qui vont conquérir l'idéal, ayant à leur tête les trois mousquetaires du bien. Je ne reprendrai pas l'antique querelle, elle subsistera tant qu'il y aura d'un côté des artistes et de l'autre des écrivassiers.

Cependant, en terminant, je voudrai dire à M. Desjardins, comme à ceux dont il est le sergent, que la jeunesse française n'est pas toute représentée par l'Association des étudiants et par le Bock idéal. Nous sommes encore beaucoup à penser, qu'agir ne consiste pas uniquement à parodier des assemblées législatives ou des réunions méthodistes, à fomenter de grotesques agitations électorales, à réciter des poèmes mystico-sirupeux, ni même à crier « Marchons en avant », tout en restant en place. Nous disons avec Emerson — que M. Desjardins connaît si bien — : « *Nous sommes nous-mêmes en besoin d'activité, nous sommes rongés d'inaction comme d'une rouille. Mais votre travail nous ne l'aimons pas.* » Nous ne l'aimons pas et nous ne devons pas l'aimer, puisque nous savons que : « *Si tel acte n'est nécessaire, s'il n'est adéquat à sa fin, nous n'avons souci de l'accomplir.* » Or, vous ignorez votre fin, et vous en convenez vous même ; comment avec cet inconnu ferez-vous concorder ces actions dont vous parlez ? L'action est la tendance qu'a « *l'être à persévéérer dans son être* » ; ainsi a dit le sage, et sa définition est éternelle. Ceux dont l'être consiste à réaliser des poèmes, à susciter des fictions et des images, agiront en faisant l'œuvre qu'ils ont conçue, autant que le missionnaire qui va prêcher sa foi, autant que le soldat qui va combattre. Par cela seul que le poète a un but, par cela seul qu'il s'efforce à saisir l'esprit des choses, il agit. Il agit, puisqu'il crée. N'agissent pas les êtres qui ne créent rien, qui ne peuvent rien créer, les hommes qui disent avec M. Desjardins : « *Respectons le mystère de notre création future ; ne cherchons pas trop à savoir ; savoir avant de faire est notre tentation mauvaise ; ne nous occupons que d'être des hommes de bonne volonté.* »

Quand on ne sait rien « *avant de faire* » on peut être un inutile déclamateur de phrases creuses et incohérentes ; on ne sera jamais un créateur, on n'agira jamais.

Si je veux une preuve de ce que j'avance ici, quelques jeunes hommes me la donnent. Ils ont, depuis bien des années déjà, affirmé eux aussi que le poète, l'écrivain était un prêtre, mais un prêtre, comme l'entendait Fichte, un initiateur devant enseigner aux hommes que toute « *apparence est le vêtement de la divine idée du monde* », et que toute contingence est le voile d'une essence qu'il faut conquérir. Si les paroles « *sont un papier monnaie par lequel la volonté circule dans le monde* », selon la remarquable définition de M. Desjardins, je crois que les paroles des poètes et des écrivains, dont je veux parler auront servi à « *avertir les simples que le phénoménisme pur n'aboutit qu'au bégaiement et à la tautologie, et qu'il reste du mystère dans le monde, en telle façon que nous y sommes plongés* » — je cite toujours M. Desjardins. — Et certes, elles auront plus fait, pour cela, que les remarquables articles de M. de Voguë sur Rome et le chemin de fer Transcaspien, plus encore que la célèbre brochure de M. Lavisse : « *La question d'Alsace dans une âme d'Alsacien* », plus que le *Devoir présent* lui-même. Ainsi ces jeunes hommes auront-ils agi plus réellement, que l'armée Suisse dont je viens de nommer les chefs.

* * *

Après les généraux, après les sous-offs de l'armée qui marche au salut, voici les soldats et les sonneurs de buccins — ou plutôt de clairons, buccin étant un mot rare qui ne peut convenir à la pensée vraiment moderne. — Voici M. Bérenger et voici M. Hollande. Ces messieurs nous arrivent portant chacun un volume de vers (1). Jusqu'à présent, leur rôle s'était réduit à marcher tour à tour devant M. de Voguë et devant M. Lavisse en criant, comme le légendaire héraut : « Voici le buffle, le buffle... »

(1) HENRY BÉRENGER, *L'Ame moderne* ; EUGÈNE HOLLANDE, *Beauté* (Perrin et Cie, éditeurs).

et vraiment, ces manifestations, quoique un peu puériles, étaient préférables, car elles n'emarquaient qu'une opinion et ne constituaient pas une œuvre.

De l'opinion, je viens de dissenter, il me reste à parler des œuvres qu'elle engendra et que j'ai réunies, car elles semblent se répondre, et MM. Bérenger et Hollande rappellent — toute esthétique mise à part — les bergers antiques. M. Hollande constate la détresse des jeunes gens : « *En notre temps, l'hiver de l'âge est tôt venu.* » Mais il se borne à la constater, et je ne saurai, là, que lui reprocher la généralisation peut-être hâtive de ses propres sentiments. M. Bérenger adopte cette généralisation, mais il veut remédier à la désolation juvénile, et, pour cela, il préconise la recherche de la poésie qui, selon lui, se dégage de la Tour Eiffel, des chevaux de fiacre, des pianos d'Erhard et de quelques autres menus meubles. On peut lui dire que ces éléments poétiques ne sont pas neufs, M. Coppée s'en étant servi avec quelque autorité, — nous gardons encore, en notre mémoire, le souvenir ému du *Coup de tampon*. — Pour se justifier, M. Bérenger invoque la grandeur de l'âme moderne et même sa poésie; cela est bien, mais un volume de banalités assez déplorables ne suffit pas à affirmer et cette poésie et cette grandeur, de même que les lieux communs de M. Hollande ne permettent pas de reconnaître combien est grande la tristesse des jeunes cerveaux contemporains.

C'est une façon d'agir bien contestable que de faire de mauvais vers, et certes, à choisir, je préférerais les exercices difficiles du Lendit. M. Bérenger fera bien de renoncer à l'alexandrin, car il le pratique fort mal; quant à M. Hollande, on doit lui reconnaître certains dons de gracieuse mélancolie, et quelque habileté à s'exprimer en une langue rythmique et imagée, et s'il voulait renoncer à des amplifications sur des thèmes de concours général, sans doute nous donnerait-il un jour quelques poèmes que nous pourrions goûter.

* * *

M. Le Goffic (1) est aussi partisan de la modernité, mais il la particularise, il oppose à l'amour universel, l'amour

(1) CH. LE GOFFIC. *Le Crucifié de Kératies* (A. Lemerre, éditeur).

du clocher et de la provincé, et il célèbre la petite patrie en des vers incolores, ou bien il lui élève un monument assez gauchement façonné. Il préconise la littérature de terroir, et son préfacier revendique comme ancêtres George Sand et Barbey d'Aurevilly, Châteaubriand même.

Cette question de la littérature de terroir — question qui préoccupe les Félibres et les Auvergnats, les Bretons et les Alsaciens-Lorrains — me paraît oiseuse. Certes, les traditions, les coutumes provinciales ne sont pas dénuées d'intérêt, les recueillir et les étudier sera utile pour le sociologue et pour le folkloriste; les mythographes pourront trouver dans telle légende, dans tel conte, de précieuses indications, mais l'écrivain et l'artiste ne trouveront guère là que des données propres à déterminer un milieu spécial, et seulement la littérature populaire éclosé dans des provinces différentes pourrait nous séduire et éveiller en nous de curieuses sensations.

Balzac qui a aimé sa Tourraine, qui en fit le lieu d'élection de tant de ses héros, n'a pas prétendu à la littérature de terroir. Il créait des types universels et il les faisait se mouvoir dans un pays déterminé qu'il a évoqué avec toute sa puissance de visionnaire. Ainsi en est-il pour les Normands de Barbey d'Aurevilly, et pour les paysans du Quercy que chérit Léon Cladel. Tous ceux-là, du plus grand au plus petit, savaient fort bien que l'homme est le même partout, qu'il a les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes appétits, que ses habitudes particulières peuvent il est vrai changer, mais ils se gardèrent bien — sauf toutefois Cladel en quelques-uns de ses romans — d'attribuer à ces habitudes une importance capitale et prépondérante. Et vraiment si quelque chose dans l'œuvre d'un Balzac ou d'un d'Aurevilly est caduc, c'est précisément cette minutieuse localisation, cette reconstitution de mœurs trop particulières, qui un jour pourront intéresser certains spécialistes, mais qui seront indifférentes à ceux qui chercheront dans *Les paysans* ou dans *Ce qui ne meurt pas*, le jeu complexe des sentiments ou l'action d'individualités typiques. Que dira-t-on alors d'un roman comme le *Crucifié de Kéraliès*, qui met en scène des personnages d'une banalité courante, qui nous offre seulement des

événements coutumiers, qui est construit selon l'ordinaire formule des romanciers médiocres, et dont la seule originalité — si c'en est une toutefois — consiste à vêtir les personnages de costumes bretons, et à employer cette vieille ficelle romantique qui consiste à faire parler à ces êtres, un patois dont la traduction est donnée au bas de la page.

A cela on trouverait cependant une excuse, si le livre était d'une langue curieuse ou simplement intéressante — c'est le cas pour certains contes de Léon Cladel — mais malheureusement, quand les héros de M. Le Goffic n'articulent pas des syllabes bretonnes, ils emploient les plus banales et mauvaises locutions de la bourgeoisie de France. Le style du roman est nul : ce sont de lourdes phrases mal équarries d'universitaire. Je sais bien que cette façon d'écrire a conquis les suffrages de M. Pouillon, préfacier du livre, mais vraiment quelle qualité a pour juger d'un style, quelqu'un capable d'ainsi parler : « *Cela s'appelle tirer un coup depistolet ; quelques-uns même, décidés à forcer l'attention, n'hésitent pas à bourrer leur canon d'un bon outrage aux mœurs, afin de donner à leur explosif l'écho de la cour d'assises.* »

Je m'arrête, car je ne veux pas rendre à M. Le Goffic le mauvais service de transcrire ici quelques-unes de ses phrases qui pourraient soutenir la comparaison avec celles de M. Pouillon.

* * *

M. Chenevière (1), lui, a bien essayé dans le roman qu'il nous donne, de présenter quelques traits de mœurs genevoises ou méridionales mais il n'en a pas fait une fin, et l'intérêt de son livre ne git pas là. Il n'a pas cherché, non plus exclusivement, à esquisser quelques types : son but fut plutôt de scruter un problème social et psychologique, et *Henri Vernol* est une sorte de roman à thèse. Qu'arrivera-t-il, si deux êtres munis de certitudes religieuses différentes s'unissent, et si les deux fois sont vivaces qu'adviendra-t-il de l'amour qui les rapprocha ? Telles sont les questions que s'est posées M. Chenevière. Les

(1) A. CHENEVIÈRE. *Henri Vernol* (A. Lemerre, éditeur).

a-t-il résolues ? Non, et vraiment cela était impossible, car on ne peut dire avec lui qu'une chose : il faut que l'amour soit plus fort que la foi pour que l'union persiste, ou bien : si la foi domine, l'amour mourra.

Mais les acteurs de ce drame sont assez subtilement étudiés, leurs sentiments, leurs transes, leurs incertitudes sont analysés avec un souci louable, et *Henri Vernol* est un livre certes intéressant. J'aurai cependant à reprocher à M. Chennevière, de manquer souvent de précision dans sa manière d'exprimer telles pensées et tels états d'esprit, et je voudrai son roman écrit plus nerveusement, moins uniformément surtout, d'autant que cette uniformité est par trop terne et grise.

Avec M. J.-H. Rosny (1), nous quittons tout souci moderne, et *Vamireh* nous guide dans la préhistoire. J'aime peu ce livre de M. Rosny. Il est sans doute conforme aux plus récentes données et aux dernières hypothèses des anthropologistes, on y retrouve toutes les qualités d'écrivain de l'auteur de *Daniel Valgraine*, mais *Vamireh* m'apparaît un peu, tel un roman de Gustave Aimard dans lequel le Comanche et la Tête Plate seraient remplacés par le Dolichocéphale et le Brachycéphale. Je ne parle ici que du côté puéril d'aventure, car bien des pages m'ont agréées, ne serait-ce que le voyage de Vamireh, sur le fleuve et à travers la forêt.

Quant à M. Pottecher (2), si son héros habite une petite ville de l'Allemagne contemporaine, il veut représenter l'homme éternel, qui aspire à la possession des idées souveraines, qui les conquiert ou croit les conquérir une minute, lorsqu'il peut communier avec les forces éparses dans la Nature infinie, et qui les perd quand le monde le resaisit.

Franz cherche la lumière, et à son appel vient l'esprit de sagesse, Anthousia esprit femme, qui doit le guider vers le foyer essentiel. Mais Franz veut trop, et son cerveau

(1) J.-H. ROSNY. *Vamireh* (É. Kolb, éditeur).

(2) MAURICE POTTECHER. *La peine de l'Esprit* (Fischbacher éditeur).

débile se heurte à l'absolu; l'orgueil de ne plus être un homme le saisit; il sait trop et il ne sait pas assez, et il meurt de son ignorance, séduit encore par les artifices transitoires.

Franz est le frère de Faust; on a dû le dire à M. Pottecher, on le lui dira encore. Il répondra que toujours Faust vit en nous, que nous n'avons pas résolu le problème des destinées, et qu'en tous cas il est plus noble d'en chercher la solution, peut-être inatteignable, que de conter à ses contemporains des histoires de filles, ou des aventures d'adultère. Avoir tenté cela est plus que louable, et les intentions de M. Pottecher doivent lui faire pardonner une phraséologie parfois fameuse, des maladresses de langage et même certains enfantillages de rhétoricien.

BERNARD LAZARE.

Ont paru:

Chez Dentu: *Le Panthée* par Joséphin Peladan; chez Tresse et Stock: *Philippe Destal* par G. Guiches; chez F. Alcan: *Le Socialisme allemand et le Nihilisme russe* par J. Bourdeau; chez A. Lemerre: *La Reine Marie-Antoinette* par Pierre de Nolhac; *Le Faust* de Goethe (première partie) traduction de Camille Benoit; chez A. Hermann: *Les Odeurs* par Charles Henry; chez A. Savine: *La Dame de la mer* par H. Ibsen (traduction A. Chenevière et H. Johansen); *Selou mon rêve* par E. Rougier; *Poèmes et Poésies* de Nicolas Lenau (traduction Descreux); *Le Jargon Jobelin de Maistre François Villon* par Pierre d'Alheim; chez G. Carré: *La Kabbale* par Papus; chez Perrin et Cie: *Les Grandes Légendes de France* par Edouard Schuré; à la librairie de l'Art indépendant: *La Chanson du prodigue* par Gabriel Trarieux; des presses de Floréal: *Les chansons naïves* par Paul Gérardy.

NOTES ET NOTULES

M. Rollinat, filleul de George Sand et un peu aussi de feu Albert Wolff, a trop conquis l'admiration de M. Georges Lorin (un charmant homme, un joli peintre et un poète aussi) pour que nous ne lui souhaitions pas toute la gloire compatible avec sa modestie réelle. Ses vers, prodigieusement habiles, sont d'un autre temps, peut-être, pour que nous y trouvions peu de plaisir; sa musique charme plusieurs, elle atteint donc son but. Que ceux qui croient louer M. Rollinat en blâmant le « symbolisme » se taisent — car c'est très bête, ça.

Une seule chose nous gêne : pour répondre à des détracteurs qui attribuaient le succès de ces vers à la belle diction et au prestige physique de l'auteur, les amis de M. Rollinat ont chargé Mme Yvette Guilbert de les dire en public; cela nous a paru peu galant.

On annonce périodiquement la guerre pour le printemps; cette fois-ci la nouvelle est exacte : sous un titre pris à M. Verhaeren, *La Débâcle*, M. Zola fournit un nouveau jaunet à la librairie — le dernier de la série, laquelle une fois close, M. Zola réalisera, espérons-nous, sa fameuse promesse :

« Ils ne savent pas ce qu'ils demandent;
Je ne sais pas ce qu'ils demandent;
Eh bien! je ferai ce qu'ils demandent. »

Un indiscret, bien informé, croyons-nous, nous souffle que l'auteur de *Par le glaive* met au net, sous un titre

cette fois emprunté à M. Vanor, *Les Paradis*, une apostasie sans doute de l'athéisme. Déjà une *Intruse* qui n'est pas signée Maeterlinck a paru en librairie. M. Rameau dispute à M. Rollinat le titre *Nature*. Ne pourrait-on s'entendre et, comme on signait Hermès Trismégiste dans la Haute Egypte, choisir un pseudonyme commun, celui par exemple (et avec l'assentiment de M. Fouillé) de *Joseph Reinach*?

* * *

M. Coppée guettait l'anniversaire du banquet Moréas (2 février 91) pour désavouer le Symbolisme. Le 2 février 92 il a hautement protesté de sa fidélité au passé. Cette constance l'honneure plus que ses œuvres mêmes.

* * *

Un informateur du *Figaro* (22 février) affirme que dans « les bibliothèques populaires » douze personnes « curieuses de distractions » ont demandé des « œuvres symbolistes ».

Nous avertissons ces douze personnes qu'il y a peu de chance de trouver ces œuvres dans les bibliothèques des mairies, aucune d'elles n'ayant été tirée à 36,000 exemplaires et plusieurs ne l'ayant été qu'à 125 (3 fr. 50, chez Vanier).

* * *

Aux XX, à Bruxelles une intéressante conférence de M. Georges Lecomte, des tendances de la peinture moderne. Thèse : *Le souci de la beauté décorative et la marque distinctive de notre époque dans l'histoire générale de l'Art*.

Incessamment : Conférence de M. Bernard Lazare.

* * *

De tous les journaux :

« La haute banque est intervenue pour demander le maintien de M. Rouvier. »

De tous les journaux :

« M. Rouvier conserve son portefeuille. »

Le bon peuple peut être tranquille, ses intérêts seront bien défendus : M. de Rothschild est ministre de ses finances.

Malgré des ruses dignes de feu Vidocq, M. Constans n'a pu garder son ministère. Le chien de garde est parti et quelques timides tremblent, en songeant que l'homme n'est plus là qui savait défendre la propriété ; mais la bourgeoisie, plus rapace que prudente, se consolera en ayant Rouvier qui, s'il ne protège pas les fortunes, saura du moins les accroître.

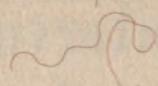
L'anarchie se manifeste. Après Xérès, Berlin, car les émeutiers qui parcouraient Unter den Linden n'étaient nullement guidés par Bebel ou Liebnecht, on peu croire les protestations de ces parlements : des feuilles anarchistes (*L'autonomie*) étaient répandues dans la foule des révolutionnaires. Les gouvernants doivent penser que le garot est un châtiment bien efficace.

Dans la *Revue Blanche* : les critiques bibliographiques de L. Muhlfeld.

Le chasseur de chevelures : moniteur du possible, publie son second numéro. M. Tristan Bernard y manifeste une ironie anti-sociale qui est fort louable.

M. Gustave Kahn est désormais chargé de la chronique littéraire dans *La Société Nouvelle*.

M. Camille de Sainte-Croix devient critique dramatique du *Progrès artistique et littéraire*.



Le Gérant : L. BERNARD.

Viennent de paraître :

LES CYGNES

PAR

FRANCIS VIELÉ-GRiffin

VANIER, ÉD.

Parait :

LE

MIROIR DES LÉGENDES

PAR

BERNARD LAZARE

LEMERRE, ÉD.

Sous Presse :

TEL QU'EN SONGE

PAR

Henry de Régnier

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT.

Prochainement :

LE CHEVAUCHÉE D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES

Nous croyons pouvoir affirmer que

“LA PARISIENNE,,

n'est pas

la dernière œuvre dramatique de

M. HENRY BECQUE